La mémoire à l'épreuve du monde surmoderne : temps et espace dans l'œuvre de Peter Kurzeck

Das menschliche Gedächtnis unter den Bedingungen der Spätmoderne: Zeit und Raum im Werk Peter Kurzecks

Human Memory in Conditions of late modernity: Time and Space in Peter Kurzeck's Works

Lea Marie Kaiser

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2660>

DOI : 10.4000/germanica.2660

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014

Pagination : 47-57

ISBN : 9782913857346

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Lea Marie Kaiser, « La mémoire à l'épreuve du monde surmoderne : temps et espace dans l'œuvre de Peter Kurzeck », *Germanica* [En ligne], 55 | 2014, mis en ligne le 30 décembre 2016, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2660> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2660>

La mémoire à l'épreuve du monde surmoderne : temps et espace dans l'œuvre de Peter Kurzeck

Lea Marie KAISER
ENS Lyon

Si la modernité se définit comme *conscience même de l'historicité*, la surmodernité entraîne la perte de cette conscience : l'être humain n'est plus entièrement capable de « désigne[r] cela même dont [il] vient de s'affranchir¹ ». Les transformations qui touchent l'époque contemporaine dépassent en effet la conception humaine qui peine à analyser ce qui n'est plus valable afin d'épouser l'avenir. Le terme vague que Marc Augé a choisi pour désigner cette époque floue – la surmodernité² – traduit bien la tentative vaine de l'être humain d'y appliquer un concept connu : « *Passé plus post* – voilà la formule de base qui nous sert à réagir, dans notre incompréhension bavarde friande de notions, à une réalité qui semble se disloquer³ », affirme Ulrich Beck. Dans l'œuvre de Peter Kurzeck, nous trouvons nombre d'images qui tentent de traduire

1. — Sémir Badir, « Histoire littéraire et postmodernité », in : Jan Baetens ; Dominique Viart (éds.), *États du roman contemporain*, Écritures contemporaines 2, Minard, 1999, p. 252.

2. — Voir Marc Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992.

3. — Ulrich Beck, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, 2001, p. 19.

la présence déphasée du sujet dans une réalité extérieure sans cesse altérée. Étrangers au temps et à l'espace, l'auteur-narrateur et ses protagonistes sont contraints à une continuelle errance.

« *Le présent, ce n'est quand même pas seulement maintenant*⁴ » : le sujet face à l'accélération du temps

Le temps (« die Zeit ») est l'une des grandes thématiques dans l'œuvre de Peter Kurzeck : nous observons une récurrence forte qui se décline à travers un vaste champ lexical. Son écriture ressassante révèle un tourment temporel qui à la fois se traduit par un discours constructeur sur la perception subjective du temps et véhicule un décalage croissant entre le sujet et le temps. Se référant à un avant et un après, l'auteur allemand confronte la profondeur d'un espace-temps archaïque au « présentisme⁵ » du monde contemporain. Si le sujet logeait jadis dans l'éternel retour d'un espace-temps cyclique, il est de nos jours prisonnier d'un présent sans cesse renouvelé : l'instant présent semble être déconnecté de passé et avenir. La transformation de ces rapports relationnels est liée à l'accélération du temps et de l'histoire depuis le début de la modernité qui continue à s'accroître dans le monde surmoderne. Nombreux sont les passages où Kurzeck témoigne de l'incapacité du sujet d'être *présent* dans l'instant présent, dans le sens du mot *Gegenwart*. Le sujet doit en effet faire face à une « compression du présent⁶ » qui met en péril « la présence [...], dans la dimension double du mot, spatiale et temporelle⁷ ». L'absence du sujet dans l'espace-temps altère sa continuité existentielle : c'est bien la matière du temps présent, transformée en souvenirs, qui inscrit le sujet dans la durée. Le ressenti d'un temps accéléré, d'une hâte perpétuelle, a des retombées néfastes sur la cohérence identitaire du sujet qui peine à transformer la matière du monde en

4. — Peter Kurzeck, *Un été sans fin*, diaphanes, 2013, p. 5, traduit par Cécile Wajsbrot. « Die Gegenwart, das ist doch nicht einfach bloß jetzt [...] ». Nous remarquons le sens pratiquement contraire des mots en italiques dans la traduction par rapport à l'allemand ; si, dans l'original, « le présent [...] est », devant accueillir le sujet qui toutefois n'y trouve pas accès, le français impose la négation « le présent, ce n'est pas ». L'infidélité regrettable nous livre ainsi des possibilités d'interprétation intéressantes quand il s'agit de qualifier la perception temporelle chez Kurzeck.

5. — Voir François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Seuil, 2003.

6. — Hermann Lübbe, *Im Zug der Zeit. Verkürzter Aufenthalt in der Gegenwart*, Springer, 1992, p. 18 sq.

7. — Marianne Gronemeyer, « Gebraucht der Zeit – sie geht so schnell von hinnen », in : Klaus-Michael Kodalle ; Hartmut Rosa (éds.), *Rasender Stillstand. Beschleunigung des Wirklichkeitswandels. Konsequenzen und Grenzen*, Kritisches Jahrbuch der Philosophie (12), Königshausen und Neumann, 2008, p. 233. Tous les passages cités d'ouvrages non édités en France ont été traduits par L. M. Kaiser.

donnée mémorielle. Kurzeck laisse le soin à l'un de ses protagonistes de *Das schwarze Buch* de faire le lien entre progrès et confusion existentielle : « Ça, c'est la nouvelle époque, enfin ! Toujours pressé et en retard et là, il a du mal à se retrouver dans sa mémoire – où donc chercher⁸ ? » (*Das schwarze Buch*, 47). La pression temporelle semble ainsi mettre à mal la mémoire individuelle du sujet qui cependant s'enclasse dans la mémoire collective. Pour Kurzeck, l'absence au présent annule le temps et donc la matière de la mémoire humaine : « La journée, comme si elle n'avait pas été⁹ » (*Als Gast*, 240). La présence dans l'espace-temps semble au contraire être la condition d'une perception temporelle intérieure qui coïnciderait avec le temps extérieur. Or le sujet chez Peter Kurzeck se trouve le plus souvent sous l'emprise d'un temps étranger, ce qui se traduit par un questionnement itératif sur la possession de la ressource temporelle : « À qui donc appartient le temps qu'il ne nous en reste rien¹⁰ ? » (*Kein Frühling*, 306). Le temps universel, invention de l'homme, se détache progressivement des besoins premiers du sujet qui le perçoit comme une instance extérieure et une référence primordiale. La contrainte qui émane de cette temporalité est celle d'un collectif puissant et son vecteur, l'horloge, semble être « une manifestation d'une entité non humaine¹¹ ». Le temps universel apparaît ainsi comme un système inhérent à l'espèce humaine et non comme un artifice : l'être humain s'y soumet sans mesurer les conséquences. Ce que Norbert Elias analyse dans *Über die Zeit* trouve un reflet flou dans la prose de Kurzeck ; le narrateur et ses protagonistes y évoquent la dépossession du temps humain qui s'exprime en un mal-être croissant, resté toutefois incompris. Il s'agit, pour emprunter les mots de Hartmut Rosa, auteur de *Beschleunigung*, de la « prévalence du temps abstrait sur le temps des événements [...] »¹². Le temps des événements correspond, pour chaque individu, à son parcours existentiel dans le présent qui se génère comme suite logique du passé et se projette dans l'avenir. Le caractère extérieur et objectif du temps ainsi que son accélération engendre chez le sujet de Kurzeck le désir vain d'une temporalité reconquise : « Que le temps existe. Que le temps m'appartienne¹³ » (*Ein Kirschkern im*

8. — « Das ist das neue Zeitalter, na endlich ! Immer in Eile und zu spät dran und jetzt kann er sich nicht wiederfinden in seinem Gedächtnis – wo suchen ? »

9. — « Wie nicht gewesen der Tag ».

10. — « Wem gehört denn die Zeit, daß uns davon nix bleibt ? » Ces questions sillonnent toute l'œuvre : « Und die Zeit auch nicht meine Zeit. Wem gehört denn die Zeit ? » (*Übers Eis*, 66) ; « Nie genug Zeit (wem gehört denn die Zeit ?) » (*Übers Eis*, 140) ; « Wem gehört denn die Zeit ? » (*Vorabend*, 18)

11. — Norbert Elias, *Du Temps*, Fayard, 1996, p. 148.

12. — Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013, p. 23.

13. — « Daß es eine Zeit gibt. Daß die Zeit mir gehört ».

März, 212). La simplicité de ce propos traduit la dislocation de quelque chose d'essentiel : le temps n'apparaît plus comme une ressource qui s'exprime par l'espace mais comme une pression extérieure obscure. Dans *Oktober und wer wir selbst sind* (48), Kurzeck esquisse les traits interchangeables du « payeur d'impôts » dont l'existence est rythmée par le calendrier du temps officiel :

Un numéro, un formulaire administratif, un citoyen, payeur d'impôts toujours au rendez-vous à l'arrêt de tram tôt le matin, un point virgule. Matin et soir. Le matin comme point virgule et le soir comme point d'interrogation. [...] Encore une année et pas eu d'été. Et fatigué au retour, le soir. Comme en dormant, durant quelques années. [...] Hâtif, la tête ailleurs. En troisième personne. La tête je ne sais où¹⁴.

Déshabitué de la présence dans le présent, le sujet devient étranger à lui-même : dans un univers qui soulève de plus en plus de questions, il s'avance à la « troisième personne » du singulier. La réalité immédiate ne semble plus lui fournir les indicateurs temporels nécessaires. Kurzeck écrit ainsi dans *Das schwarze Buch* (94) « [...] un printemps de calendrier [...]. Seulement comme par ouï-dire, le temps vient, puis s'en va. Débité dans les délais¹⁵ ». Temps extérieur et temps de vie deviennent deux entités séparées qui ne coïncident plus que rarement. L'errance du sujet s'exprime, dans l'œuvre de Kurzeck, par une « accumulation d'adjectifs temporels¹⁶ ». Outre les adjectifs relativement courants *heutig* ou *morgig*, nous trouvons également le plus rare *jederzeitig* : quand les deux premiers détiennent une valeur indicative réelle et oriente le sujet dans le temps, le dernier traduit au contraire une confusion temporelle accrue. L'emploi de ces adjectifs véhicule ainsi le besoin croissant des protagonistes de se situer dans le temps, car il leur apparaît à travers une uniformité insoutenable. Dans son étude *Wandel der Ich-Identität in der Postmoderne* ?, Sabine Sistig a fait le constat d'une confusion « du temps linéaire » chez Kurzeck, engendrée par « des sauts intempes-tifs entre présent et prétérit ¹⁷ ». Kurzeck tente d'exprimer l'incapacité

14. — « Eine Nummer, ein Behördenformular, Staatsbürger, Steuerzahler und immer frühmorgens als Semikolon an der Straßenbahnhaltestelle. Morgens und abends. Morgens als Semikolon und abends als Fragezeichen. [...] Wieder ein Jahr und kein Sommer gewesen. Und müd heim am Abend. Wie im Schlaf ein paar Jahre. [...] In Eile, in Gedanken woanders. In der dritten Person. In Gedanken, wo weiß ich auch nicht. »

15. — « [...] ein Kalenderfrühling [...]. Nur wie vom Hörensagen noch kommt sie und geht, die Zeit. Wird fristgerecht abgebucht ».

16. — Jörg Magenau, « Die Suche nach der verlorenen Zeit. Peter Kurzecks Romane Kein Frühling und Keiner stirbt », in : Walter Delabar ; Erhard Schütz (éds.), *Deutschsprachige Literatur der 70er und 80er Jahre. Autoren, Tendenzen, Gattungen*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, p. 244.

17. — Sabine Sistig, *Wandel der Ich-Identität in der Postmoderne ? Zeit und*

du sujet de s'emparer de la temporalité qui l'entoure en avançant – ne serait-ce qu'un instant – au même rythme qu'elle. Le détachement entre le sujet et son temps se traduit par des locutions décalées : « Ça doit être un jour comme celui-ci ¹⁸ » (*Kein Frühling*, 483). L'auteur place le lecteur dans une temporalité quelconque qui dit la répétitivité des jours. Le narrateur de *Übers Eis* (204) vit une déroute similaire : « Être assis et ne pas savoir quel jour. Ni quelle heure – n'était-il pas neuf heures il y a peu encore, et maintenant le soir approche déjà ? Sinon il doit bientôt être une heure, comme d'habitude. Vers la fenêtre et essayer de respirer l'air en dessous du volet roulant coincé [...] ¹⁹ ». Les protagonistes de Kurzeck tentent régulièrement de se resituer dans un temps véritable qui renouerait avec les signes réels de la temporalité.

La perception d'un temps étranger est intimement liée à l'affaïssement de l'horizon d'attente²⁰ (*Erwartungshorizont*) qui touche l'existence du sujet. Les incertitudes quant à l'avenir résultent de la rupture transgénérationnelle, elle-même liée à l'ensemble des phénomènes – politiques, économiques, juridiques, sociaux et culturels – qu'engendre la marche de la modernité depuis le milieu du XVIII^e siècle. Si cette rupture peut être considérée comme la condition même du sujet moderne qui se construit à travers sa singularité, elle devient, à l'époque surmoderne, le vecteur d'une confusion existentielle majeure ; car, l'absence de répétition, « consciente ou inconsciente, [...] [qui est la] manifestation d'un lien avec les générations précédentes » nuit « à la construction de l'individu²¹ ». La constitution d'un roman familial qui réinvente une continuité transgénérationnelle nous apparaît comme l'une des possibilités psychologiques de surmonter le gouffre entre passé et présent. Cependant, l'absence d'un horizon d'attente familial, éclairé par un système référentiel transmis, met à mal, de manière toute concrète, l'élévation d'une biographie existentielle réussie. Le sujet doit composer avec « l'érosion des certitudes sur le monde vécu²² » suite aux changements qui surviennent dans l'intervalle d'une seule et unique génération.

Erzählen in Wolfgang Hilbig's Ich und Peter Kurzeck's Keiner stirbt, Königshausen und Neumann, 2003, p. 83.

18. — « Es wird ein Tag wie der heutige sein ».

19. — « Sitzen und nicht wissen, was für ein Tag. Und auch nicht die Uhrzeit – nicht eben noch neun Uhr morgens und jetzt vielleicht schon auf den Abend zu ? Andernfalls wird es wie immer auf eins gehen. Zum Fenster hin und unter dem verklemmten Rolladen durch nach Luft [...] ».

20. — Sur les termes « horizon d'attente » et « champ d'expérience » voir le chapitre éponyme de Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, EHESS, 1990, p. 307-329.

21. — Vincent de Gaulejac, *L'Histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Desclée de Brouwer, 2009, p. 113.

22. — Rosa, *op. cit.*, p. 139.

L'incertitude absolue quant à l'avenir s'étend sur le temps présent dont la signification semble à son tour énigmatique. Ainsi, la rupture trans-générationnelle peut être vue comme l'un des facteurs d'une perception temporelle altérée. Le devenir permanent n'est pas tant le résultat d'un engagement personnel, mais forme un cadre extérieur flottant qui s'impose avec autant de force que les lois archaïques. Or, ce cadre nouveau n'est pratiquement pas concevable, dépasse largement la petitesse de l'ancien système de valeurs. Ce désordre est synonyme d'un système référentiel en perpétuelle mutation auquel le sujet doit s'adapter inévitablement. L'impossibilité de s'inscrire dans la continuité d'une durée stable renforce le sentiment universel de l'éphémère et déclenche la maladie du temps²³, condamnant l'auteur-narrateur à un constat répété de la perte : « Toujours plus rapide, le temps, et rien ne persiste²⁴ » (*Vorabend*, 128). Si le sujet humain chez Kurzeck est ainsi réduit à prendre acte de la fuite des jours, il revient à l'animal – le hérisson – de trouver la raison de la déroute existentielle : « Comment pourraient-ils, en ce matin tempétueux, munis d'un héritage lacunaire, d'un héritage qui ne vaut plus, trouver [...] leur chemin à travers les gouffres des chantiers²⁵ ? » (*ibid.*, 796). Le mot *Überlieferung* véhicule la dimension double de l'héritage, matérielle et indicative ; or, cet héritage n'est pas, selon Hannah Arendt, accompagné d'un « testament qui indique où les trésors se trouvent et quelle est leur valeur²⁶ ». Dans ce passage, Peter Kurzeck instaure un lien entre l'accélération du temps et les transformations de la matérialité du monde – ici dévastée par de nombreux chantiers. Ce lien nous amène vers la représentation de l'espace surmoderne dans son œuvre.

« Ce n'est pas un lieu, ce désert bien éclairé par la main de l'homme, mais rien qu'un décor mesquin²⁷ » : aspects du non-lieu

Si l'écoulement inéluctable d'un temps accéléré correspond à l'un des phénomènes qui sans cesse tourmentent l'auteur-narrateur et ses personnages, la mutation du monde matériel constitue l'autre grande théma-

23. — Voir Werner Jung, « Immer weiter die Zeit aufschreiben. Über Peter Kurzeck und einige andere », in : Werner Jung, *Zeitschichten und Zeitgeschichten. Essays über Literatur und Zeit*, Aisthesis, 2008, p. 156-186.

24. — « Immer schneller die Zeit und nichts bleibt ».

25. — « Wie sollen sie an diesem stürmischen Morgen mit nix als ihrer unzulänglichen Überlieferung, mit einer Überlieferung, die nicht mehr stimmt, zwischen den Baustellen und Fallgruben [...] ihren Weg finden ? »

26. — Hannah Arendt, *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Gallimard, 1972, p. 14.

27. — Kurzeck, *Das schwarze Buch*, Stroemfeld/Roter Stern, 1982, p. 142. « Kein Ort, diese gutbeleuchtete Ödnis von Menschenhand, bloß eine schäbige Kulisse [...] ».

tique dans l'œuvre ressassante de Kurzeck. La disparition du monde rural autour de son village Staufenberg, près de Gießen en Hesse, est abordée dans chacune de ses œuvres. L'immuabilité millénaire de ce lieu individué s'oppose dialectiquement à l'univers standardisé du monde surmoderne où règne ce que l'anthropologue Marc Augé a qualifié de non-lieu, c'est-à-dire « un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique²⁸ ». Les exemples communs du non-lieu – autoroutes, aéroports, centres commerciaux – se dotent chez Kurzeck d'un regard éminemment subjectif : la place du sujet esseulé, « ermite de masse²⁹ », dans ces lieux démesurés se trouve au cœur de l'intérêt. De la même manière que le règne d'un temps technocratique, le non-lieu altère la perception naturelle de l'espace-temps. Chez Kurzeck, la distorsion de l'expérience spatiale s'exprime par le cheminement en voiture ainsi que l'univers autoroutier. L'homme s'abîme dans une disposition spatio-temporelle vaste et étriquée à la fois, ce dont Kurzeck témoigne dans *Vorabend* (127) : « Au-delà de l'horizon. Sans but. Des stations-service. Des restoroutes. Des panneaux. Rouler, juste rouler. Un ciel d'autoroute. Conduire comme si on était téléguidé. Une sorte de transe³⁰. » Si la marche par des chemins de campagne tortueux symbolise, dans le tissu métaphorique de l'auteur, le long cheminement du sujet vers lui-même, le cheminement en voiture reflète l'impossibilité de réaliser un parcours existentiel, singulier et cohérent. Le monde réel, dans son état uniforme, n'apparaît plus comme appui extérieur de la mémoire humaine. Le souvenir peine à se loger dans la matérialité du paysage qui remplissait la fonction du lieu de rappel. Ce paysage doit se plier à l'artifice routier qui repousse à la fois l'homme et la nature : « Aplani, le paysage. Plus d'arbres. Plus d'arbustes. Des barrières partout, pour s'assurer que plus personne ne marche ici³¹ » (*ibid.*, 507). Le palimpseste fragile de données géologiques, historiques et culturelles se voit remplacé par une matière artificielle dont la solidité empêche toute empreinte. Elle supprime les traces et impose un langage nouveau qui est celui du silence : « Et dans tous les quartiers, les trottoirs fraîchement dallés. Avec ces pavés haïssables en formes d'os de chien. [...] Ce ne sont pas de vraies pierres. Sont muettes, ne disent rien³² » (*Oktober und wer wir selbst sind*, 143 sq.).

28. — Augé, *op. cit.*, p. 100.

29. — Beck, *op. cit.*, p. 285.

30. — « Über den Horizont. Ohne Ziel. Tankstellen, Raststätten, Wegweiser. Fahren, nur fahren. Autobahnimmel. Fahren wie ferngesteuert. Eine Art Trance ».

31. — « Die Landschaft planiert. Schön übersichtlich die Landschaft. Bäume weg. Hecken weg. Überall Leitplanken, damit da auch niemand mehr geht ».

32. — « Und in allen Stadtteilen die Gehsteige neu gepflastert. Mit diesen widerwärtigen Hundeknochensteinen. [...] Es sind ja auch gar keine richtigen Steine. Sind stumm. Sagen nichts ».

Dans *Ein Kirschkern im März* (244 sq.), l'auteur dépeint une image urbaine qui réunit non-lieux, artifice et sollicitation excessive. Ce n'est plus l'être humain qui s'avance sur la surface du monde, dans un but précis, mais le monde extérieur même qui se trouve en continuel mouvement éloignant le sujet de lui-même par sa force centrifuge : « [...] maintenant comme anesthésié au beau milieu de la foule. Fatigué, à l'encontre du soir. Des voitures klaxonnent. Les feux luisent. Des publicités lumineuses et du vacarme de toutes parts et ces multiples visages et voix³³ ». La vitesse du monde surmoderne continue ainsi à étendre son champ d'expression dans l'imaginaire établi de la grande ville, propre aux temps modernes. Toutefois, si la « ville-concept », selon Michel de Certeau, était « à la fois la machinerie et le héros de la modernité³⁴ », l'espace urbain à l'époque surmoderne, soumis au « pouvoir omni-regardant³⁵ », est en passe de perdre sa dimension libératrice : l'individualisation y est déjà dépourvue de sa connotation positive. « Et chacun de redécouvrir, près d'un siècle après Tocqueville, résume Jean-Hugues Déchaux, que l'individualisme peut être “négatif” et la foule, “solitaire”³⁶ ».

La marche libre à travers l'espace, symbole pour la quête identitaire, est remplacée par le cheminement hâté par des voies obstruées. Dans son roman audio *Ein Sommer, der bleibt* (CD II, page 6, 4:02) Peter Kurzeck relate la démolition d'un pont en grès à Gießen, construction datant sans doute du XIX^e siècle et qui avait survécu aux bombardements. Ce pont, vestige architectural d'une époque révolue, offrait à celui qui l'empruntait une vue imprenable. Sa démolition supprime les traces du passé et enlève au sujet l'expérience des lointains :

Puis ils ont, sans obligation aucune, malgré le fait qu'un tel pont tienne éternellement [...], démoli le pont, planté là un pont en béton, qui a été démoli à son tour au bout de quinze ans [...], construit un autre en béton qu'ils ont doté de panneaux, pour que, quand on traverse maintenant ce pont qui de toute manière est d'une laideur infâme, on ne puisse plus voir les lointains [...]. Et maintenant, il y a ce pont, qui tague quand on traverse et qui nous bouche la vue [...]³⁷.

33. — « [...] jetzt wie betäubt im Gedränge. Müd auf den Abend zu. Autos hupen. Die Ampeln glühen. Lichtreklamen und von allen Seiten Lärm und die vielen Gesichter und Stimmen ».

34. — Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard folio, 1990, p. 144.

35. — *Ibid.*, p. 141.

36. — Déchaux, Jean-Hugues, *Le Souvenir des morts. Essai sur le lien de filiation*, Presses universitaires de France, 1997, p. 1.

37. — « Dann haben sie, obwohl, ohne Not eigentlich, obwohl so eine Brücke ewig hält, [...], haben sie die Brücke abgerissen, eine Betonbrücke hingemacht, die nach fünfzehn Jahren wieder abgerissen wurde [...], noch mal eine Betonbrücke hingemacht und die mit Sichtblenden versehen, daß man also wenn man über diese Brücke jetzt geht,

Le pont revêtu de panneaux qui cachent la vue peut être vu comme le symbole même de la société surmoderne, où le sujet évolue dans une voie pré-tracée qui élimine l'expérience naturelle de l'espace par un souci de sécurité. La structure ancienne est remplacée par une matière plus performante qui pourtant n'est pas faite pour durer. L'homme perd à la fois le fondement stable de son existence et le recul nécessaire à la construction de son identité. Le non-lieu génère un nivellement entre le proche et le lointain, devient un « *ersatz* pour la proximité ensevelie et l'éloignement [qui s'est] enfui³⁸ » (*Kein Frühling*, 8).

Chez Peter Kurzeck, le non-lieu est toujours un endroit qui efface l'ancien, porteur d'histoire : quand l'auteur évoque la présence d'un non-lieu, c'est pour énumérer ce qui est désormais absent. Le non-lieu est donc non seulement un endroit dépourvu de relation, d'histoire et d'identité véritables, mais un lieu qui supprime, engloutit et annihile. Ainsi, on pourrait lui attribuer une quatrième caractéristique qui est celle de l'effacement. Le non-lieu prolifère et supprime par sa force évolutionnaire tous les éléments faibles de nos cultures d'origine et s'attaque ainsi aux conceptions les plus intimes de l'homme, celles relayées par la mémoire. La prolifération du non-lieu s'explique par l'optimisation de chacun de ses aspects et son implantation impassible dans un entourage au préalable hétérogène. Kurzeck caricature cyniquement la force évolutionnaire du non-lieu, qui se superpose violemment à un tissage culturel séculaire : « [...] ICI sera créé, au printemps prochain sans doute fabuleux, un parking gonflable hypermoderne pour quarante ou huit cents véhicules³⁹ » (*Das schwarze Buch*, 29). Le parking géant gonflable devient une métaphore puissante de la surmodernité qui génère constamment du neuf, prévu pour le court terme. Le non-lieu efface le passé et ne s'inscrit pas dans l'avenir. Un monde recouvert de ces non-lieux, sans la moindre trace du passé, Kurzeck l'imagine ainsi : « Jusqu'au jour où la terre se trouvera froide et morte sous la lune. Le dernier ne devrait-il pas éteindre la lumière ? Il l'a oublié. Ne savait pas qu'il était le dernier. Et la terre continue à tourner, à vide ⁴⁰ » (*Vorabend*, 788).

die abstoßend hässlich ist ohnehin, dass man durch diese Sichtblenden nicht mehr [...] in die Ferne sehen kann [...] Und jetzt ist da diese Brücke, die beim Gehen schwankt und die einem den Blick wegnimmt [...] ».

38. — « [...] Ersatz für die verschüttete Nähe und die davongelaufene Ferne ».

39. — « [...] HIER entsteht im sagenhaften nächsten Frühling ein hochmodernes aufblasbares Parkhaus für vierzig oder achthundert Kraftfahrzeuge ».

40. — « Bis die Welt am Ende kalt und tot unterm Mond liegt. Sollte nicht der letzte das Licht aus ? Hat es vergessen. Hat nicht gewußt, daß er der letzte ist. Und leer weiter die Erde ».

Bibliographie

1. Corpus

- Kurzeck, Peter, *Als Gast*, Frankfurt am Main, Stroemfeld/Roter Stern, 2003.
- *Das schwarze Buch*, Frankfurt am Main, Stroemfeld/Roter Stern, 1982.
 - *Ein Kirschkern im März*, Frankfurt am Main, Stroemfeld/Roter Stern, 2004.
 - *Ein Sommer, der bleibt. Peter Kurzeck erzählt das Dorf seiner Kindheit* (CD audio), Berlin, supposé, 2007.
 - *Kein Frühling*, Frankfurt am Main, Stroemfeld/Roter Stern, 2007 [1987].
 - *Mein Bahnhofsviertel*, Frankfurt am Main, Stroemfeld/Roter Stern, 1991.
 - *Un été sans fin*, Bienne/Paris, diaphanes, 2013.
 - *Oktober und wer wir selbst sind*, Frankfurt am Main, Stroemfeld/Roter Stern, 2007.
 - *Übers Eis*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2001.
 - *Vorabend*, Frankfurt am Main, Stroemfeld/Roter Stern, 2011.
 - *Un été sans fin*, Bienne/Paris, diaphanes, 2013.

2. Textes critiques

- Arendt, Hannah, *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, 1972.
- Augé, Marc, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
- Badir, Sémir, « Histoire littéraire et postmodernité », in : Jan Baetens ; Dominique Viart (éds.), *États du roman contemporain*, Écritures contemporaines 2, Paris, Minard, 1999, p. 241-264.
- Beck, Ulrich, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.
- Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard folio, 1990.
- Déchaux, Jean-Hugues, *Le Souvenir des morts. Essai sur le lien de filiation*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.
- Elias, Norbert, *Du Temps*, Paris, Fayard, 1996.
- Gronemeyer, Marianne, « Gebraucht der Zeit – sie geht so schnell von hinten », in : Klaus-Michael Kodalle ; Hartmut Rosa (éds.), *Rasender Stillstand. Beschleunigung des Wirklichkeitswandels. Konsequenzen und Grenzen*, Kritisches Jahrbuch der Philosophie (12), Würzburg, Königshausen und Neumann, 2008, p. 229-237.

- Gaulejac, Vincent de, *L'Histoire en héritage. Roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 2009.
- Hartog, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.
- Jung, Werner, « Immer weiter die Zeit aufschreiben. Über Peter Kurzeck und einige andere », in : Werner Jung, *Zeitschichten und Zeitgeschichten. Essays über Literatur und Zeit*, Bielefeld, Aisthesis, 2008, p. 156-186.
- Koselleck, Reinhart, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990.
- Lübbe, Hermann, *Im Zug der Zeit. Verkürzter Aufenthalt in der Gegenwart*, Berlin/Heidelberg/New York, Springer, 1992.
- Magenau, Jörg, « Die Suche nach der verlorenen Zeit. Peter Kurzecks Romane *Kein Frühling* und *Keiner stirbt* », in : Walter Delabar ; Erhard Schütz (éds.), *Deutschsprachige Literatur der 70er und 80er Jahre. Autoren, Tendenzen, Gattungen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, p. 236-253.
- Rosa, Hartmut, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2013.
- Sistig, Sabine, *Wandel der Ich-Identität in der Postmoderne ? Zeit und Erzählen in Wolfgang Hilbigs *Ich* und Peter Kurzecks *Keiner stirbt**, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2003.